

# Poésies complémentaires



**Alfred de Musset**

**1852**



# L'auteur

## Alfred de Musset



**Alfred de Musset** est un poète et un dramaturge français de la période romantique, né le 11 décembre 1810 à Paris, où il est mort le 2 mai 1857.

## Cantate de Bettine

Nina, ton sourire,  
Ta voix qui soupire,  
Tes yeux qui font dire  
Qu'on croit au bonheur,

Ces belles années,  
Ces douces journées,  
Ces roses fanées,  
Mortes sur ton coeur...

Nina, ma charmante,  
Pendant la tourmente,  
La mer écumante  
Grondait à nos yeux ;

Riante et fertile,  
La plage tranquille  
Nous montrait l'asile  
Qu'appelaient nos vœux !

Aimable Italie,  
Sagesse ou folie,  
Jamais, jamais ne t'oublie  
Qui t'a vue un jour !

Toujours plus chérie,  
Ta rive fleurie  
Toujours sera la patrie  
Que cherche l'amour.

## Complainte de Minuccio

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,  
A mon seigneur, que je m'en vais mourir,  
Et, par pitié, venant me secourir,  
Qu'il m'eût rendu la Mort moins inhumaine.

A deux genoux je demande merci.  
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.  
Dis-lui comment je prie et pleure ici,  
Tant et si bien qu'il faudra que je meure  
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure  
Où finira mon adoré souci.  
La Mort m'attend, et s'il ne me relève  
De ce tombeau prêt à me recevoir,  
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve ;  
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où, le voyant vainqueur,  
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,  
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le coeur  
De lui montrer ma craintive pensée,  
Dont je me sens à tel point oppressée,  
Mourant ainsi, que la Mort me fait peur.  
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,  
Si ma douleur lui déplairait à voir ?  
De l'avouer je n'ai pas le courage.  
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu  
A ma tristesse accorder cette joie  
Que dans mon coeur mon doux seigneur ait lu,  
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,  
Dis-lui du moins, et tâche qu'il le croie,  
Que je vivrais, si je ne l'avais vu.  
Dis-lui qu'un jour, une Sicilienne  
Le vit combattre et faire son devoir.  
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souviene,  
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

## Le chant des amis

De ta source pure et limpide  
Réveille-toi, fleuve argenté ;  
Porte trois mots, coursier rapide :  
Amour, patrie et liberté !

Quelle voile, au vent déployée,  
Trace dans l'onde un vert sillon ?  
Qui t'a jusqu'à nous envoyée ?  
Quel est ton nom, ton pavillon ?

- J'ai porté la céleste flamme  
En tous lieux où Dieu l'a permis.  
Mon pavillon, c'est l'oriflamme ;  
Mon nom, c'est celui des amis.

Fils des Saxons, fils de la France,  
Vous souvient-il du sang versé ?  
Près du soleil de l'Espérance  
Voyez-vous l'ombre du passé ? "

Le Rhin n'est plus une frontière ;  
Amis, c'est notre grand chemin,  
Et, maintenant, l'Europe entière  
Sur les deux bords se tend la main.

De ta source pure et limpide  
Retrempe-toi, fleuve argenté ;  
Redis toujours, coursier rapide !  
Amour, patrie et liberté.

## Sur une morte

Elle était belle, si la Nuit  
Qui dort dans la sombre chapelle  
Où Michel-Ange a fait son lit,  
Immobile peut être belle.

Elle était bonne, s'il suffit  
Qu'en passant la main s'ouvre et donne,  
Sans que Dieu n'ait rien vu, rien dit,  
Si l'or sans pitié fait l'aumône.

Elle pensait, si le vain bruit  
D'une voix douce et cadencée,  
Comme le ruisseau qui gémit  
Peut faire croire à la pensée.

Elle priait, si deux beaux yeux,  
Tantôt s'attachant à la terre,  
Tantôt se levant vers les cieux,  
Peuvent s'appeler la Prière.

Elle aurait souri, si la fleur  
Qui ne s'est point épanouie  
Pouvait s'ouvrir à la fraîcheur  
Du vent qui passe et qui l'oublie.

Elle aurait pleuré si sa main,  
Sur son coeur froidement posée,  
Eût jamais, dans l'argile humain,  
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé, si l'orgueil  
Pareil à la lampe inutile  
Qu'on allume près d'un cercueil,  
N'eût veillé sur son coeur stérile.

Elle est morte, et n'a point vécu.  
Elle faisait semblant de vivre.  
De ses mains est tombé le livre  
Dans lequel elle n'a rien lu.

# Un rêve

Ballade

La corde nue et maigre,  
Grelottant sous le froid  
Beffroi,  
Criait d'une voix aigre  
Qu'on oublie au couvent  
L'Avent.

Moines autour d'un cierge,  
Le front sur le pavé  
Lavé,  
Par décence, à la Vierge  
Tenaient leurs gros péchés  
Cachés ;

Et moi, dans mon alcôve,  
Je ne songeais à rien  
De bien ;  
La lune ronde et chauve  
M'observait avec soin  
De loin ;

Et ma pensée agile,  
S'en allant par degré,  
Au gré  
De mon cerveau fragile,  
Autour de mon chevet  
Rêvait.

- Ma marquise au pied leste !  
Qui ses yeux noirs verra,  
Dira  
Qu'un ange, ombre céleste,  
Des choeurs de Jéhova  
S'en va !

Quand la harpe plaintive  
Meurt en airs languissants,  
Je sens,

De ma marquise vive,  
Le lointain souvenir  
Venir !

Marquise, une merveille,  
C'est de te voir valser,  
Passer,  
Courir comme une abeille  
Qui va cherchant les pleurs  
Des fleurs !

Ô souris-moi, marquise !  
Car je vais, à te voir,  
Savoir  
Si l'amour t'a conquise,  
Au signal que me doit  
Ton doigt.

Dieu ! si ton oeil complice  
S'était de mon côté  
Jeté !  
S'il tombait au calice  
Une goutte de miel  
Du ciel !

Viens, faisons une histoire  
De ce triste roman  
Qui ment !  
Laisse, en tes bras d'ivoire,  
Mon âme te chérir,  
Mourir !

Et que, l'aube venue,  
Troublant notre sommeil  
Vermeil,  
Sur ton épaule nue  
Se trouve encor demain  
Ma main !

Et ma pensée agile,  
S'en allant par degré  
Au gré  
De mon cerveau fragile,  
Autour de mon chevet  
Rêvait !

- Vois-tu, vois-tu, mon ange,  
Ce nain qui sur mon pied  
S'assied !  
Sa bouche (oh ! c'est étrange !)  
A chaque mot qu'il dit  
Grandit.

Vois-tu ces scarabées  
Qui tournent en croissant,  
Froissant  
Leurs ailes recourbées  
Aux ailes d'or des longs  
Frelons ?

- Non, rien ; non, c'est une ombre  
Qui de mon fol esprit  
Se rit,  
C'est le feuillage sombre,  
Sur le coin du mur blanc  
Tremblant.

- Vois-tu ce moine triste,  
Là, tout près de mon lit,  
Qui lit ?  
Il dit : " Dieu vous assiste ! "  
A quelque condamné  
Damné !

- Moi, trois fois sur la roue  
M'a, le bourreau masqué,  
Marqué,  
Et j'eus l'os de la joue  
Par un coup mal visé  
Brisé.

- Non, non, ce sont les nonnes  
Se parlant au matin  
Latin ;  
Priez pour moi, mignonnes,  
Qui mon rêve trouvais  
Mauvais.

- Reviens, oh ! qui t'empêche,  
Toi, que le soir, longtemps,

J'attends !  
Oh ! ta tête se sèche,  
Ton col s'allonge, étroit  
Et froid !

Otez-moi de ma couche  
Ce cadavre qui sent  
Le sang !  
Otez-moi cette bouche  
Et ce baiser de mort,  
Qui mord !

- Mes amis, j'ai la fièvre,  
Et minuit, dans les noirs  
Manoirs,  
Bêlant comme une chèvre,  
Chasse les hiboux roux  
Des trous.

# Sommaire

Sommaire .....	p. 2
L'auteur .....	p. 3
Cantate de Bettine .....	p. 4
Complainte de Minuccio .....	p. 5
Le chant des amis .....	p. 6
Sur une morte .....	p. 7
Un rêve .....	p. 8